

que l'on saurait, en pareil cas, difficilement s'abstraire de son propre patriotisme pour juger quelle est la meilleure façon qu'auraient des adversaires de comprendre l'amour de leur patrie. Or, M. Emile Zola estime qu'il est viril de s'avouer à soi-même ses défaillances et ses erreurs, afin de s'en préserver à l'avenir. Il juge qu'il est réconfortant de songer que, dans le grand duel d'il y a vingt ans, ce n'est pas la France en pleine possession d'elle-même qui a combattu dans des conditions si défavorables, mais une France qui, depuis dix-huit ans, ne se connaissait plus, ne se *tenait* plus. Voilà pour la thèse générale.

Quant aux faits, M. Tanera a relevé des erreurs matérielles ou des exagérations qu'aurait commises M. Zola. L'auteur de *la Débâcle* a souligné le rôle des Bavarois dans la destruction de Bazeilles, et ce souvenir n'était pas pour plaire à M. Tanera. Mais sur ce point, et sur d'autres, M. Zola a tenu bon. Toutefois, des spécialistes inclinent à penser que M. Zola ne fut pas infaillible quand il écrivit *la Débâcle* (et tel serait probablement aussi l'avis de M. Zola lui-même, si on le pressait un peu.)

Ils disent, par exemple, que M. Zola a eu tort, très grand tort de voir des officiers prussiens coiffés d'une toque à plumes de coq ou des numéros au collet des soldats français de 1870, et de dater du 3 novembre la bataille de Coulmiers, que l'histoire vraie place au 9 novembre.

Ces lapsus ne sont, après tout, des crimes que contre la prétention de M. Emile Zola à être dit le plus exact, le plus scrupuleux et le plus documenté des écrivains. Ils sont fâcheux, sans doute, à ce point de vue, qui est tout personnel à M. Zola ; mais ils n'enlèvent rien à la portée philosophique et à la valeur littéraire de son livre. Soutenir le contraire, c'est décidément pousser jusqu'au fétichisme la recherche et le culte de la petite bête.

M. Tanera n'a pas cru devoir répondre à M. Zola. Cela est regrettable, car M. Tanera est un écrivain militaire qui a fait ses preuves. Il est regrettable qu'au lieu de réfuter purement et simplement ses critiques, on ait cru devoir traiter cet interlocuteur courtois avec une légèreté qui n'était pas de mise. Tel reporter s'est demandé, d'un ton spirituel, si M. Tanera existait bien réellement. Tel interviewer a hoché la tête quand il a su que M. Tanera était un officier en retraite, comme s'il était anormal qu'un officier prît sa retraite pour des raisons légitimes et avouables. Ces façons de procéder et de discuter, même quand on a raison — surtout quand on a raison — sont bien extraordinaires.

UN PEU DE TOUT.

Aux jours de danger national, on faisait entendre sur les places publiques de Rome ancienne ce cri effrayant : *Caveant consules!* A l'heure présente, en France, il faudrait répéter ce mot à ceux qui sont chargés de veiller à la sauvegarde des citoyens. En effet, la république traverse une phase sombre et périlleuse, qui menace de compromettre sa dignité et son influence, quelques-uns disent sa propre existence.

Dans l'espace de dix jours, nous avons vu un gouvernement s'écrouler et un autre naître sur ses ruines. Et encore, celui-ci n'est-il pas sûr de rester longtemps debout.

Cela a commencé par une interpellation, à laquelle le

premier ministre Loubet a refusé de répondre, et cela se continue par une enquête sur le scandale de Panama.

Les monarchistes entonnent des chansons de réjouissance, tandis que les républicains dévorent leur honte dans l'ombre. Ici, on hurle : A bas la république ! Là, on répète opiniâtrement : Vive la république ! Qu'arrivera-t-il ? Les événements seuls nous le diront. En attendant, faisons des vœux pour le salut de la république ; c'est le seul gouvernement qui convienne à la France d'aujourd'hui, l'héritière de 1789.

Si, comme l'a dit Buffon, le génie, c'est la patience, Ferdinand Allard, de Lévis, mérite de prendre place à côté des Newton, des Franklin, des Descartes et des Edison.

Homme complètement illettré, pauvre, mais laborieux et intelligent, âgé aujourd'hui de soixante-seize ans, M. Ferdinand Allard a travaillé, peiné, cherché et persévéré pendant *trente-trois* ans pour trouver le moyen de durcir le cuivre et l'aluminium. Le succès a enfin couronné ses efforts et il vient de faire la découverte. Sa vie et l'histoire de ses tentatives vers ce but sont intéressantes comme une belle biographie. Il arriva qu'un jour, à New-York, (c'est là qu'il débuta dans son métier), un ami lui lut le journal. Un article où on parlait d'une méthode que les Égyptiens possédaient pour durcir le cuivre, mais qui avait été perdue ou oubliée, frappa soudainement son esprit. Il prit alors la résolution de se mettre à la recherche de cet art inconnu, et voilà le point de départ de sa découverte. Découverte merveilleuse ! d'après le témoignage de l'abbé Laflamme, de Québec, l'éminent minéralogiste, et de plusieurs officiers de génie canadiens. Découverte qui ajoute une conquête de plus à la science et qui ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire du progrès et du génie humain.

Voici la jolie peinture de la jeunesse que fait M. Chapais, au cours d'une biographie écrite pour les *Hommes du Jour* :

" Ah ! l'âge heureux et charmant, où les impressions sont vivaces, les admirations ardentes, les aspirations généreuses, où l'on voit tout à travers un prisme, où chaque jour nous apporte une sensation, nous dévoile un horizon, nous révèle un monde, nous montre une perspective, nous découvre des aspects inconnus la veille ! Âge charmant, mais redoutable ! Car c'est à ce moment que se décident les avenir, et que s'orientent pour le bien ou pour le mal les destinées humaines.

" De tous les prestiges qui peuvent éblouir un jeune homme de dix-huit ans, au sortir d'un cours classique, il n'en est guère de plus séduisant que celui de la tribune. Les souvenirs de Démosthène, de Cicéron, de Fox, de Burke, de Mirabeau et d'O'Connell hantent nos imaginations ; des lambeaux des Philippiques et des Catilinaires, des fragments détachés des scènes oratoires fameuses flottent dans nos mémoires ; des visions de forum passent devant nos yeux ravis, et nos âmes sont émues par les brillantes réminiscences de la gloire antique. Dans de telles conditions, quoi d'étonnant que la parole, le verbe éloquent exercent, sur les jeunes hommes surtout, une attraction souveraine ? "

Les archevêques des Etats-Unis, réunis en conférence à New-York, en novembre, au sujet de l'instruction des enfants catholiques, ont :

1° Résolu de promouvoir l'érection d'écoles catho-